

# **LE TEEN-MOVIE**

Intro : Avant, les cinéastes parlaient de l'adolescence, soit avec une nostalgie amusée (« qu'est-ce qu'on était cons, quand même ... »), soit avec un regard attentif de parent bienveillant (« qui es-tu, jeune ? »). Mais depuis quelques temps, le cinéma a changé de point de vue et envisage l'adolescence comme une sorte de paradis perdu, une époque bénie où, sous prétexte de crise identitaire, on a le droit d'être con, vulgaire et paresseux, un temps où il est encore possible de se montrer intransigeant vis à vis du jeu social, où on peut tranquillement juger le monde adulte en remettant au lendemain le jour où on s'y impliquera.

Nous nous intéresserons donc à un sous-genre particulièrement présent dans le cinéma américain des 40 dernières années : le teen-movie ou film d'adolescent. Nous commencerons par essayer de définir ce genre et ses principaux codes tout en voyant l'évolution de ce genre au fil du temps et nous nous interrogerons sur « Blue Velvet » de David Lynch afin de savoir si son film peut être rangé dans cette catégorie et quels codes du genre il utilise.

## **LE TEEN-MOVIE : DEFINITION ET CODES**

### **1. Essai de définition :**

Si la France a beaucoup fait pour le film d'adolescents (Truffaut, Godard, Pialat, Eustache : tous les plus grands en ont tâté et même des cinéastes moins importants comme Claude Pinoteau dans « La boum »), le Teen-Movie, en tant que film de genre régi par des règles strictes, est spécifiquement américain. Tout comme est spécifiquement américain le concept d'une vie scolaire codée et très ritualisée (seuls les américains étaient capables d'inventer des trucs aussi surréalistes que l'élection de la reine du bal, les costumes des pom-pom girls, les casiers des élèves, toutes ces choses exotiques qui font la mythologie des films de College.)

Le teen-movie est donc un film d'adolescent (les teenagers américains doivent avoir entre 13 et 19 ans) qui montre la vie quotidienne d'un personnage principal ou d'un groupe d'ados en pleine adolescence, confrontés au monde des adultes et au regard des autres. On retrouve toujours l'idée, dans le scénario, d'un parcours initiatique, ce qui semble logique puisque l'adolescence est cette période de la vie où on peine à sortir de l'enfance avant d'entrer dans l'âge adulte.

Historiquement, le genre prend naissance dans les années 50, notamment avec « La fureur de vivre » de Nicholas Ray (1955). C'est logique dans la mesure où toute la génération du Baby-Boom arrive à l'âge de l'adolescence ; cette génération est très nombreuse et a de l'argent (on est en plein pendant les 30 Glorieuses) à consacrer aux loisirs et donc au cinéma, pour peu qu'on produise des films susceptibles de l'intéresser. Dans ces films, arrive aussi toute une génération de jeunes acteurs comme James Dean ou Nathalie Wood auxquels les jeunes vont pouvoir fortement s'identifier. A signaler aussi à la même époque les films d'Elvis Presley, qui eux ont pour objectif d'assurer la promotion des disques du chanteur et qui sont donc conçus comme des longs clips mais que l'on peut, néanmoins inscrire dans la catégorie des teen-movies.

C'est « American Graffiti » de George Lucas (1973) qui pose les principales figures de style propres au genre et dans cette décennie, Brian De Palma s'en emparera pour en faire l'arrière-plan du film d'horreur « Carrie » (1976). Plus tard, un film comme « Grease » (1978) nous mettra tout ça en chansons et des films comme « American college » (1977) ou « Porky's » (1982) prendront l'option franche gaudriole. Ces films ont comme point commun de se dérouler au cours de la décennie précédente (les 60's), sorte d'âge d'or.

Dans les années 80, apparaîtront des films non plus axés sur le côté rétro mais calibrés pour parler aux adolescents. John Hughes sera le champion dans ce registre : « Breakfast club » (1985) ou « La folle journée de Ferris Bueller » (1986) . Par la suite, Hughes tentera de suivre ses personnages lors de leur passage à l'âge adulte (« She's having a baby » en 1989) mais, vite, il préférera s'attaquer aux enfants : il ne réalise aujourd'hui plus que des films pour jeune public comme « Denis la malice » (1992).

Toujours au cours des 80's, le teen-movie s'est imposé comme un genre riche à exploiter pour le cinéma d'auteur : Coppola, alors au creux de la vague, s'y frottera à plusieurs reprises avec « Outsiders » (1983), « Rusty James » (1983) ou « Peggy Sue s'est mariée » (1986). De plus, le teen-movie sera utilisé comme décor de films de genre : la série des « Karaté Kid » (1984/86/89) (film d'arts martiaux , dont le héros est un adolescent) ou la série des « Retour vers le futur » (1985/89/90) (autour d'une histoire de machine à remonter dans le temps conduite par un héros adolescent).

C'est au cours des années 90/2000 que le teen-movie aura ses lettres de noblesse avec naturellement des films comme « Virgin suicides » de Mlle Sophia Coppola en 1999 (chef-d'œuvre du genre) ou bien la série des « Spiderman » de Sam Raimi en 2002 et 2003 mais aussi des films moins connus comme « Ghost world » de Terry Zwigoff en 2001 ou « Donnie Darko » de Richard Kelly en 2001 également. Enfin, la consécration de la

carrière de Gus Van Sant viendra d'un teen-movie en creux dans son film « Elephant » qui obtient la palme d'or à Cannes en 2003. Il ne faudrait pas pour autant oublier des teen-movies plus basiques et plus trash comme la série des « American pie » des frères Weitz (1<sup>er</sup> volet sorti en 1999) et aussi dans un tout autre registre les magnifiques films de Larry Clark comme « Kids » en 1994, « Bully » en 2001 ou « Ken Park » en 2003, qui mettent toujours en scène des adolescents et présentent une vision de la jeunesse américaine particulièrement noire et décalée.

Prenons l'exemple d'un film comme « American pie » des frères Weitz sorti en 1999 : ce film a au moins le mérite de donner le ton d'un style nouveau : personnages à la limite de la débilité mentale, vanes de cours de récré, présence à l'écran de toutes sortes de substances biologiques. Bien que tournant autour de sujets forts et universels comme la perte de la virginité, le pipi ou la caca, ces films laissent peu de place à l'identification. Ici, on dépasse le teen-movie pour entrer dans des schémas totalement régressifs s'adressant autant à de véritables adolescents décérébrés qu'à de vaillants buveurs de bière glissant vers la trentaine. Apparemment, plus les temps sont durs et plus il est bon de retrouver un état d'innocence, où l'on n'a que 300 mots à son vocabulaire et des préoccupations circonscrites au périmètre de son caleçon.

Dans ce registre, rappelons que l'adolescence est aussi l'âge de fêtes d'anthologie et d'une espèce d'hédonisme gore particulièrement du côté de la jeunesse dorée américaine. Un film comme « Les lois de l'attraction » de Roger Avary, en 2001, adapté du roman de Brett Easton Ellis, décrit la vie estudiantine comme le contraire d'une préparation à l'avenir : une espèce de présent perpétuel ponctué de fêtes de bières mal digérées, de coups mal tirés et de joints mal roulés.

L'Amérique ignore les compromis et là-bas, il semble que le tri s'effectue dès la sortie du lycée : ceux qui partent à la fac sont conscients de monter sur des rails qui les amèneront tout droit à une zone pavillonnaire, où se déroulera leur vie de citoyens modèles ; ceux qui hésitent ou renoncent savent qu'ils sont dès à présent des marginaux, des losers aux yeux de la société. Ce choix crucial est omniprésent dans tous les teen-movies. (ex : dans « Retour vers le futur » ou dans « Peggy Sue s'est mariée » les voyages dans le temps servent à cela précisément et conduisent toujours vers cette période de la vie : s'il y a quelque chose à refaire, c'est forcément à ce moment-là de la vie que cela doit se situer). A noter cependant le dernier avatar de ce sous-genre, le

teen-movie, le fameux « 40 ans et toujours puceau » sorti cet automne, qui n'est rien moins, et le titre est éloquent, qu'un teen-movie pour adulte.

De plus, non seulement l'existence des personnages de teen-movie est réglée par des rites mais en plus, chacun y est assigné à une place bien précise et étroite : le sportif, la reine de la promo, l'intello, le petit gros, le pseudo-artiste déjanté, l'apprenti voyou, toute une série d'archétypes dont les perspectives d'évolution sont très limitées. Ainsi même dans « Elephant », on retrouve tous ces personnages-types, ce qui contribue à créer une angoisse et ce qui finit par tourner au massacre. Généralement, l'adolescence apparaît comme un bref moment intense où, tout en prenant conscience du formatage en cours, on espère pouvoir y échapper. C'est pourquoi un film comme « Virgin suicide » est un film qui n'exprime pas la nostalgie d'une adolescence précise mais porte le deuil de l'adolescence en général. Et s'il est le teen-movie absolu, c'est parce qu'il contient à la fois le genre et l'analyse de ce qui nous fascine dans le genre.

## **2. Les codes du genre :**

Les codes et les passages obligés des teen-movies seraient :

- l'argument général est toujours grosso modo le même : l'initiation et le passage à l'âge adulte, ce qui s'accompagne souvent par une découverte de l'amour et des sentiments en général, et par une découverte du sexe.

- des personnages communs à tous les teen-movies, des stéréotypes :

- le héros, souvent un bellâtre en pleine révolte.
- la copine du héros, celle par qui le héros découvre le grand amour, un amour plus fort que tout et qui peut tout dévaster sur son passage.
- les parents , totalement dépassés (à croire qu'ils n'ont jamais été des adolescents) et souvent vieux-jeu.

- l'ennemi du héros, souvent un sportif, en tous cas un type débile et brutal.

- le personnel enseignant (prof ou proviseur), encore plus vieux-jeu que les parents et limite réactionnaire.

- des passages obligés à tous les teen-movies (lieux ou actions ...) :

- le bar proche de l'école où l'on aime se retrouver, sorte de refuge pour les adolescents, un endroit où l'on n'est pas jugé par les adultes.

- le lycée (salles de classe ou longs couloirs meublés par des rangées interminables de casiers) où l'adolescent est en représentation face à ses congénères.

- la chambre du héros, refuge ultime (y compris face aux parents qui n'y pénètrent que très rarement) mais aussi lieu des grandes découvertes (l'amour, le sexe par exemple)

- des moments-clés comme le 1<sup>er</sup> rendez-vous qui se termine le plus souvent en fiasco (généralement, ce n'est pas lors de ce 1<sup>er</sup> rendez-vous que le héros conclut avec la fille de ses rêves) ou la 1<sup>ère</sup> nuit...

- enfin, la musique tient une place particulièrement importante dans tous les teen-movies : ces films s'accompagnent généralement d'une bande originale qui sert à lancer le film au moins en radio, à tel point que certains jeunes spectateurs vont presque voir le film d'abord pour sa musique. C'est vrai depuis les 50's et Elvis Presley ; à peu d'exceptions près, c'est vrai de tous les teen-movies.

**Conclusion** : Pourquoi ces histoires de pucelage et de cours de maths, de robe de bal et de match de foot, sont-elles à ce point inépuisables et fascinantes ? Réponse de Michel Houellebecq : « l'adolescence n'est pas seulement une période importante de la vie, mais c'est la seule période où l'on puisse parler de vie au plein sens du terme. » Ce qui en soi constitue déjà une très bonne raison de vouloir étendre cette période le plus longtemps possible.

## **Et « BLUE VELVET » dans tout ça ???????**

Si nous reprenons la liste des codes du teen-movie, on peut affirmer que ces codes apparaissent dans le film de David Lynch mais qu'ils sont détournés :

- l'argument général du film est bien le passage du monde de l'enfance ou de l'adolescence au monde des adultes et ce passage s'accompagne d'une

découverte du sexe mais avec une adulte et non avec une adolescente. C'est une 1<sup>ère</sup> entorse aux codes du genre.

- les personnages principaux sont bien tout droit sortis d'un teen-movie :

La petite amie du héros (Sandy jouée par Laura Dern) est blonde et semble follement éprise de Jeffrey ; il s'agit d'un amour plus fort que tout. Les personnages des parents sont dépassés par les événements, particulièrement les parents de Jeffrey quasiment muets (le père est à l'hôpital et ne s'exprime plus que par des grognements , la mère est quasiment muette, elle n'a que très peu de dialogues dans le film). L'ennemi du héros, qu'on peut assimiler au personnage de Franck, est bien un homme particulièrement brutal, à la différence près qu'ici il incarne aussi le mal absolu. Enfin, le personnage central de Jeffrey, lui, est plus complexe qu'un simple personnage de teen-movie du fait qu'il a passé l'âge de la révolte adolescente (il doit reprendre mais en dilettante le commerce familial). Au sujet des personnages, le bilan est donc mitigé : certains personnages-types sont présents, d'autres sont plus complexes.

- Pour nous faire entrer dans le monde de Jeffrey et Sandy, D.Lynch nous fait passer mais très vite par les passages obligés propres à tous les teen-movies, pendant les 30 premières minutes du film (ensuite on bascule dans un autre monde) ; On a affaire à un premier rendez-vous entre deux adolescents maladroits mais ce rendez-vous est en fait un plan mis au point par les deux jeunes gens, qui veulent en savoir plus sur Dorothy : on aura toutes les étapes une par une (de la 1<sup>ère</sup> rencontre qui se passe dans la rue et de nuit, dans une pénombre qui enveloppe les 2 personnages, à la mise au point de la soirée dans un bar aux couleurs pastels, qui sera réutilisé plus tard lors du 1<sup>er</sup> baiser, à la soirée en elle-même, qui se conclue par une incursion dans le monde des adultes pour Jeffrey) : ici, Lynch joue avec les codes du teen-movie et déçoit notre attente de spectateur pour mieux la détourner. On retrouve l'entrée du lycée de Sandy (Jeffrey vient la chercher en voiture et Sandy demande à ses copines de ne pas dire un mot de la venue de Jeffrey à Mike, son petit ami, qui s'avèrera plus tard être un sportif sans doute assez jaloux), ou bien le bar aux couleurs pastel, où les deux jeunes gens se retrouvent pour mettre au point l'incursion de Jeffrey chez Dorothy (dans cette scène, Sandy dit d'ailleurs que « cela n'ira pas plus loin que ce simple café » comme si Jeffrey lui proposait de sortir avec lui alors qu'il lui demande son aide ; elle ajoute même des propos qui, sortis de leur contexte, pourraient faire penser à autre chose « c'est comme dans un rêve mais le faire dans la réalité, je ne peux pas » ou quelque chose comme ça ; enfin, Jeffrey dit « personne ne croira qu'on a été assez fous pour faire une chose pareille » : cela ressemble à une proposition !!!!!!!! A la fin de cette séquence, les deux jeunes gens finalisent, dans la voiture, leur plan et

Sandy précise, comme s'il en était besoin, qu'elle est bien amoureuse de son petit ami Mike. ) On est bien dans un teen-movie mais la musique, qui reprend, quand Sandy descend de voiture, est un peu jazzy et ne colle pas du tout à ce qu'on vient de voir (elle entretient plutôt une atmosphère de suspens). Il faudra, d'ailleurs, après l'incursion de Jeffrey chez Dorothy, que ce dernier s'explique devant Sandy, un peu comme s'il l'avait trompé avec une autre (Dorothy), ce qui n'est pas le cas puisque Jeffrey et Sandy ne sortent, de toutes façons, pas encore ensemble. Il y a aussi la ballade nocturne que Franck fait faire à Jeffrey : elle nous rappelle certaines scènes de teen-movie, si ce n'est qu'elle est bien plus effrayante, vu ce que Franck fait subir à Jeffrey (des insultes, puis une sorte de viol en l'embrassant sur la bouche à plusieurs reprises, et enfin un passage à tabac en règle) . Enfin, il y a la soirée à laquelle participent les 2 amoureux, vers la fin du film : là, on est en terrain connu et en plein teen-movie : c'est une sorte de boum avec la musique rock des 60's (qui, une fois de plus, paraît anachronique), avec le groupes de copines de Sandy qui admirent le jeune couple et qui en même temps les espionnent du coin de l'œil) et avec le 1<sup>er</sup> slow entre les 2 amoureux (sur une chanson spécialement écrite pour le film et chantée par Julie Cruise qu'on retrouvera dans la B.O. de « Twin Peaks ») suivi d'un baiser et d'une véritable déclaration d'amour réciproque. Mais dès la sortie de cette soirée, les 2 jeunes gens sont pris en filature par Mike, l'ex-petit ami de Sandy : on passe en une scène du teen-movie au film d'action avec règlement de comptes viril à la clé. Ce règlement de comptes n'aura finalement pas lieu grâce à l'intrusion de Dorothy nue et salement amochée. Mike finira même par s'excuser de son comportement auprès de Jeffrey. C'est dans cette scène que Sandy commence à prendre conscience des sentiments existant entre Jeffrey et Dorothy, qui aura cette phrase terrible pour Sandy : « Il a mis son mal en moi. »

A noter aussi qu'on entre furtivement dans la chambre de Sandy, dont la décoration est typique de l'adolescente sage (du rose et du blanc partout, des cœurs accrochés au mur et une photo noir et blanc de Montgomery Clift, acteur américain mort en 1966 et vu dans des films comme « The misfits » ou « Tant qu'il y aura des hommes »). On sait à quel point la chambre est un lieu important pour les adolescents et ce n'est pas un hasard si on ne voit pas celle de Jeffrey (personnage déjà presque adulte à la fin du film) mais celle de Sandy.

- Enfin, comme dans tout teen-movie qui se respecte, la musique tient une place très importante mais il s'agit d'une musique presque intemporelle (il s'agit du « Blue velvet » de Bobby Vinton, qui date de 1963, alors que l'action est sensée se passer de nos jours, soit au milieu des années 80, et de la chanson de Roy Orbison, « In dreams » rebaptisée « le clown en sucre candi ou le clown de toutes les couleurs (dans la traduction française) » par Franck). Ces

morceaux nous apportent des sensations programmées par Lynch : ce sont des chansons douces des années 60, donc préexistantes au film , que Lynch détourne complètement.

## **CONCLUSION :**

« Blue Velvet » est une histoire classique de voyeurisme qui plonge un jeune adulte (plus tout à fait un adolescent mais certainement pas encore un adulte) dans un univers de perversion : il s'agit donc bien d'un parcours initiatique, comme dans n'importe quel teen-movie classique. Mais tout l'intérêt du film de David Lynch, au scénario d'ailleurs assez simple, réside dans la cohabitation de 2 mondes : celui de Jeffrey et de Sandy, sorte de cliché du teen-movie avec ses couleurs chatoyantes et ses héros juvéniles, et celui de Franck et de Dorothy, un monde de brutalités, de violence aveugle et de noirceur.

Document réalisé par  
Bruno Taque